

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 36, 2me année

J. M. J.

11 Septembre 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
adecée a la famille

F. A. BAILLAIRGE, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

—:o:o—

SOMMAIRE

La première communion d'une protes- tante	Trad.
Un lourd fardeau	MARIE-JOSEPH DIDAL
De Rome à Montréal : Par çà, Par là	J.-B. PROULX, Ptre
La Seconde Mère	H. G.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX .

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER TOUS LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la 'LITTERATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et a l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

-:):(-

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le 'COUVENT' de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LA PREMIÈRE COMMUNION D'UNE PROTESTANTE

(Pour la FAMILLE)

Je viens de lire dans un papier espagnol, *La Esperanza*, le récit d'une conversion frappante au catholicisme, sous le titre singulier de " La première Communion d'une Protestante. "

Le narrateur avait demandé à une dame la cause de sa réception récente dans notre Eglise ; et elle avait répondu : " Ma seule raison, d'abord, pour désirer de devenir Catholique, était de pouvoir aller à la Table Sainte. " Puis vient le récit de la dame elle même :

" Je visitais quelques amis en France. Un matin, en nous promenant dans une campagne, j'entrai dans une pauvre église de village. Le curé était à l'autel, et je vis une jeune femme se lever et s'approcher de la Sainte Table. Le prêtre se tourna de son côté, tenant à la main une petite Hostie blanche. Il s'approcha de la jeune femme et déposa l'Hostie sur sa langue. Profondément émue par ce que je voyais, sans me rendre compte de mon émotion, j'attends avec impatience que la communicante agenouillée se lève ; quand elle retourne à son siège, les yeux baissés et les mains jointes, elle me paraît toute rayonnante !

" J'avais communiqué fréquemment dans les églises protestantes de mon pays ; et malgré tous mes efforts, pour exciter en moi la foi, je ne communiais que parce que je m'y croyais obli-

gée, et le devoir que j'accomplissais ainsi m'était plutôt une tâche qu'un bonheur ; tandis qu'ici j'avais assisté à une communion dont le bonheur et la joie étaient reflétés dans la personne qui venait de la recevoir.

“ Je rejoignis mes compagnes qui m'attendaient sur le parterre de l'église, surprises de ce que j'étais restée si longtemps. Quant à moi, j'y trouvai le temps bien court ; et je n'oublierai jamais ce premier quart d'heure que je passai dans une église catholique.

“ Le lendemain je m'y rendis seule. La jeune femme s'y trouvait à la même place qu'auparavant. Je m'agenouillai pour prier comme elle ; et lorsqu'elle se leva, je sentis une impulsion mystérieuse qui me portait à la suivre. Enfin, je m'agenouillai auprès d'elle à la Sainte-Table ; et le prêtre, sans savoir qui j'étais me donna l'Hostie consacrée.

J'ignorais ce qui se passait autour de moi, en ce moment ; mais il me semblait que l'intérieur de mon âme était illuminé par la gloire et des rayons de lumière provenant de l'Hostie que je venais de recevoir.

“ Lorsque je me levai, il n'y avait personne dans l'église. J'avais cependant des craintes, je courus au presbytère et je m'écriai : “ Monsieur le Curé, je suis une Protestante, et j'ai reçu la communion ! Ai-je mal fait ? Quant à moi, j'en ai éprouvé un grand bonheur, et mon cœur est encore brûlant de ce bonheur. ” Le bon prêtre me posa quelques questions, et me dit : “ ma fille, il n'y a que les catholiques qui puissent communier dignement ; et si vous m'en aviez parlé auparavant, je vous aurais dit que vous ne pouviez pas communier. Votre bonne foi, cependant, est si grande, et tout l'incident est si extraordinaire, que je n'oserais dire que vous avez profané l'admirable Sacrement. ”

“ Je m'éloignai attristée de ma témérité, mais ma tristesse n'était qu'à la surface. Une joie délicieuse et profonde m'inondait l'âme. Dès ce moment, ma seule préoccupation fut de me faire catholique afin de pouvoir participer à la sainte communion. Ce ne fut pas sans grande difficulté que j'obtins l'assen-

timent de mon mari ; et au bout de deux mois, j'eus enfin le bonheur inexprimable de faire ce que l'on appelle ma première communion, quoi qu'elle fut en réalité pour moi, la seconde. ”

Trad. de l'*Ave-Maria*, pour la FAMILLE, par G. F. B.

UN LOURD FARDEAU

V (*Suite et fin*)

Essoufflé, le voyageur s'arrêta pour respirer à son aise ; il s'appuya sur son bâton de cormier, s'essuya le front de la main gauche en disant :

— Nous voilà au but convenu ; descendez maintenant.

— Non, non, répond la voix gémissante de l'inconnu ; non, non, je ne descendrai pas.

— Je vous en prie, service pour service, descendez.

— Marche vite et ne tarde plus.

— Je suis fatigué...

— Tant pis.

— Mes épaules meurtries refusent de vous porter davantage.

— Tu me porteras, Bonhomme ; va, marche.

— Nenni, que je vous dis.

— Les ténèbres me font peur et mes pieds sont malades.

— La route est large, la ville tout proche.

— Je me trouve bien, je reste.

— Descends.

— Non, je ne descendrai pas.

— Par saint Yves, tu descendras, fit le Breton têtue en levant son bon gourdin.

— Une main puissante le saisit, le brise comme une paille et en jette au vent les débris.

Des voix aiguës ricanèrent dans la nuit et des échos innombrables s'éveillèrent.

Jehan Nourrisson s'étonna très fort, mais ne souffla mot.

Dans son dur cerveau, un travail se fit lentement, et sa physiologie bonace eut un reflet d'intelligence.

Sans plus discuter, il se remit en route.

VI

Il faisait nuit noire au ciel, nuit noire sur la terre ; les ténèbres paraissaient tangibles.

Plus un souffle d'air, seulement des bruissements lointains et mystérieux.

Que la marche était pénible !

Jehan regrettait amèrement son bon gourdin ; néanmoins il marchait.

Son pas, lourd, incertain, retentissait sur les cailloux, accusant le trouble, la fatigue et l'ennui.

Le petit homme devenait de plus en plus accablant.

Ses mains, changées en griffes acérées, pénétraient dans les chairs de son trop charitable porteur ; ses pieds s'enfonçaient comme les racines puissantes d'un chêne ; son souffle brûlait avec une insupportable puanteur, et sa voix criarde geignait sans cesse :

— J'ai peur ! j'ai peur ! Marche, Bonhomme, marche ! Il me faut la ville, son bruit, ses lumières ; marche ! marche !

Jehan ne répondait mot, et hâtait sa marche pénible ; son travail de réflexion avançait lentement, mais il avançait.

Soudain, le voilà qui s'arrête.

— Que fais-tu, Bonhomme ? Avance.

Jehan ne semble point l'entendre ; il étend les bras en avant comme pour saisir un objet connu et qu'il pressent dans l'ombre. Sa figure s'éclaire, un soupir de soulagement s'échappe de sa poitrine, et, de sa voix la plus ferme, il dit :

— Pour le coup, tu vas descendre.

— Non, non, j'ai peur. Voudrais-tu m'abandonner, dis, le voudrais-tu ? Sans toi, je suis faible et ne peux rien. Marche...

— C'est assez comme ça.

Et de nouveau Jehan touche de la main l'objet perdu dans les ténèbres ; sa bouche murmure un nom, tandis que de sa droite il trace sur son front le signe rédempteur.

Le petit être difforme et méchant pousse un cri terrible, auquel mille cris plus effroyables répondent. Il s'agite et se tord comme un ver sous le pied qui l'écrase.

Sous de si rudes secousses, le Breton cède et se trouve courbé sur ses genoux, priant et soupirant.

Alors, une lumière douce et mystérieuse éclaira l'objet caché dans l'ombre.

C'était un Christ en croix, un grand Christ, la tête inclinée sur sa poitrine de pierre.

Jehan éleva ses mains vers lui et pleura.

L'être difforme soudé à ses épaules, comme la loupe est soudée au tronc de l'arbre, grinçait et écumait.

Le Christ de pierre s'anime ; il soulève sa tête endolorie et, sur l'homme agenouillé à ses pieds, laisse tomber un long regard d'ineffable tendresse.

En même temps, de son côté entr'ouvert, un ruisseau de sang coula jusque sur le pécheur...

Quand Jehan se releva, les ténèbres étaient devenues transparentes, des anges chantaient dans les hauteurs des cieux, la brise murmurait agréablement dans la feuillée, et il était seul.

Il était seul en face de la croix où pendait immobile le Christ de pierre.

A haute voix, il bénit Dieu, invitant la création tout entière à s'unir à lui pour le remercier.

Et comme il entra en ville, il se retourna une fois encore pour revoir la croix lumineuse et le Christ compatissant.

Et au fond du cœur, il crut entendre une voix qui lui disait doucement :

— Quand vous êtes ennuyé et fatigué, que la vie et ses misères vous pèsent ; quand les hommes vous calomnient et vous maudissent ; quand l'enfer vous enveloppe de ses ténèbres et que les passions vous poussent à votre perte, venez à moi et je vous soulagerai, et je vous consolerais, et je vous donnerai la force qui triomphe.

Car je suis le Tout-Puissant et je vous aime.

Jehan Nourrisson éprouva de cette parole une grande joie et s'en souvint dans toutes les occasions critiques de sa vie.

MARIE-JOSEPH DIDAL.

TROISIEME PARTIE

DE ROME À MONTRÉAL : PAR ÇI, PAR LA

CHAPITRE I. DE ROME A MARSEILLE (1)

CHAPITRE II. DE MARSEILLE A CASTRES (1)

CHAPITRE III. DE CASTRES A LOURDES

CHAPITRE IV

DE LOURDES A BORDEAUX

(Suite et fin)

A dix heures et trois quarts le train m'emportait du côté de Ste-Foy — La Grande. Je traversai 18 lieues de vignobles, de vignobles et de vignobles encore. St-Euilion auprès duquel je passai est célèbre, non seulement par son vin, mais encore par sa grande église monolithe, c'est-à-dire faite d'une seule pierre, vu qu'elle (l'église) est creusée dans un rocher.

A Sainte Foy j'allai frapper à la porte de M. Reclus. Personne. Le voisin me dit " il est à Paris avec toute sa famille. Il reviendra demain." Demain c'est trop tard, mon programme est fait, je ne puis rien déranger. Je gagnai l'hôtel, je dinai, écrivis à M. Reclus, visitai l'église, dormis et vous griffonnai ces quatre pages. A 5 heures et 50 minutes, je repartirai pour Bordeaux où je serai à 8½ heures. C'est un desappointement que d'avoir fait ce voyage pour rien. Mais dans la vie tout n'arrive pas à point nommé.

Demain matin, je pars pour Nantes, c'est-à-dire Vertou, 3 lieues en deça de Nantes. Comme l'express n'y arrête pas, j'arrêterai, moi, à Clisson, et je prendrai un train local, qui me conduira le même soir à Vertou.

Bon soir, et au revoir !

(1) Ces deux chapitres ont été omis par les typographes, en l'absence du rédacteur ; on les retrouvera dans le volume qui sera publié à part.

CHAPITRE V.

DE BORDEAUX A VERTOU

Lundi, 21 juillet. — Je suis installé dans mon compartiment, jusqu'à maintenant, seul ; j'ai étendu mes livres, mes journaux à côté de moi ; j'ai récité mon bréviaire ; et j'attends le départ du train dans vingt minutes. J'ai acheté pour m'amuser le *Figaro*, la *Petite Gironde*, le *Nouvelliste* : si vous ajoutez à cela le *Guide de Bedecker*, et la géographie des trois départements que je vais traverser, vous voyez que j'ai de quoi m'occuper de 8 heures à 4 heures et 20 minutes, que je serai à Clisson. Ces départements sont : la Charente inférieure,

Charente inférieure à la Rochelle, lieu fort,
Saints, St-Jean, Jousac, Marennes, Rochefort,

La Vendée,

Dans la Vendée on voit la Roche sur-Yon
Les Sables, Fontenay, qui vit naître Brisson

Et la Loire inférieure,

Loire-Inférieure à Nantes au supplice tout neuf,
St-Nazaire, Ancenis, Chateaubriant, Paimbœuf

Depuis Lourdes j'ai traversé les Hautes-Pyrénées.

Les Hautes Pyrénées ont Tarbes, belle à voir,
Argelès et Bagnère au célèbre Baignoir,

Les Landes

Landes : Mont de Marsan dans ses plaines brûlantes,
Sur l'Adour, Saint Sever, Dax et ses eaux bouillantes,

Les Basses Pyrénées

Aux Basses Pyrénées Pau qu'Henri quatre honore
Oleron, Mauleon, Orthez, Bayonne encore

Et la Gironde.

La Gironde à Bordeaux, Lisbournie et la Béole
Bagas, Lesparre et Blaye à la célèbre géole.

Il a fallu une patience plus qu'ordinaire pour rimer ainsi toute la géographie Française, tout de même, c'est fort ingénieux. Le train se met en marche. Vole, vole, vers des pays nouveaux. Grâce à Dieu, je suis seul.

File, file, nous entrons dans la Saintonge. Nous voici à Saintes, fière de ses antiquités romaines, des environs de laquelle sont sortis les Payette. Mais sur ma carte je ne trouve pas Ste-Florence, leur place natale. Sans cela, je serais arrêté dire bonjour aux cousins du meilleur des desservants.

File, file. Voici Rochefort, dont un canadien fut longtemps le gouverneur, Lemoine de Sérigny, de la famille de Iberville.

File, file, voici Laroche, célèbre dans l'histoire, un des ports de mer où l'on s'embarquait pour le Canada.

File, file, nous entrons dans le Poitou, qui porte pour une grande partie, aujourd'hui le nom de Vendée, succession de collines arrondies et de vastes plateaux de vallons frais et charmants, couverts d'ardres à hautes futaies, entrecoupés de haies vives, pays essentiellement propre à la guerre de guérillas que firent les héroïques Vendéens.

File, file, nous voici à Clisson, nom rendue célèbre par Olivier de Clisson. Ce fut le héros du premier drame que j'entendis au Collège ; et le rôle d'Olivier était rendu par Olivier David qui jouit actuellement un rôle sur la scène politique et littéraire du Canada. Je venais de traverser un pays qui a fourni bon nombre de colons à la Nouvelle-France, vu qu'il se trouve dans le voisinage de deux ports de mer où se faisaient les embarquements : Laroche et Nantes. Les Normands, eux, s'embarquaient surtout à Dieppe.

LA SECONDE MERE

XVI

On s'y mariait pourtant, dans cette aimable monde tout en demi-teintes, mais les jeunes filles y épousaient des hommes presque mûrs, où l'art du coiffeur déguisait habilement une calvitie commençante : point de passion, point d'orages parmi ces êtres si parfaitement corrects... C'était un paradis terrestre tout en grisailles, sans Eve et sans serpent, seulement avec des demoiselles à marier.

Parfois, on voyait apparaître des visages bouleversés ; on se chuchotait à voix basse des choses qui devaient être terribles, mais dès le lendemain tout était rentré dans l'ordre, les visages avaient repris leur expression souriante ; un, quelquefois deux des comparses de cette comédie de bon ton avaient disparu, personne ne demandait ce qu'ils étaient devenus ; si, d'aventure, un imprudent ou une étourdie prononçait leur nom, le silence seul répondait, et se faisait comprendre.

Yveline n'avait pas vu tout cela, malgré sa pénétration, mais elle en avait deviné quelque chose. Lorsqu'elle eut atteint sa dix-septième année, sa taille élevée, son éclatante beauté s'opposèrent à ce que sa présentation fût plus longtemps retardée ; la saison d'été ne permettait point une apparition sérieuse, mais Mme de la Rouveraye qui avait son idée, invita beaucoup de monde chez elle. Ce ne furent que *garden-parties*, *lawn-tennis*, et tous les plaisirs importés par la mode anglaise. De plus, on dansait le soir et souvent l'après-midi, à la mode française.

Edme, qui, après avoir terminé sa seconde année à Saint-Cyr, allait entrer à Saumur, prenait sa part de tous les plaisirs. Il était devenu un superbe cavalier, de belle prestance et, malgré un reste de mélancolie, de belle humeur. Le secret de son moment de folie avait été rigoureusement gardé par Odile et Richard ; si Mme de la Rouveraye avait su que son petit-fils avait tenté de se suicider, c'est pour le coup qu'elle eût jeté les hauts cris ! Rien au monde n'est plus incorrect qu'une tentative de suicide ! En la poussant bien, on lui eût peut être fait avouer qu'un suicide manqué est encore plus incorrect, s'il est possible, car enfin, la mort efface bien des

choses, tandis que le ridicule... Mais elle n'eut jamais l'occasion de s'exprimer à ce sujet.

On s'amusait donc beaucoup à la Rouveraye, dans un monde irréprochablement élégant. Une seule ombre obscurcissait un coin de ce tableau : la présence inévitable d'une parente éloignée, veuve, avec ces deux enfants, un fils et une fille.

Ces gens de peu appartenaient à la famille de feu M. de la Rouveraye ! si bien apparenté qu'on soit, il y a dans presque toutes les familles une branche grêle et disgracieuse, dont on ne sait que faire et dont on peut se débarasser. Il portait un beau nom, honoré dans ce pays, mais il était devenu pauvre, le père était un peu fou et plein d'inventions baroques. Il était mort,, laissant tout juste de quoi vivre à sa femme, qui avait élevé ses enfants au milieu d'innombrables difficultés. Elle avait réussi cependant, ou du moins la part principale de sa tâche était remplie, car l'aîné, son fils, après avoir fait un brillant service d'internat dans les hôpitaux, venait d'être reçu médecin. La jeune fille, âgée de dix-huit ans n'était ni jolie ni élégante.

Tels qu'ils étaient cependant, on ne pouvait faire autrement que de les inviter ; on se fut fait blâmer de toutes les petites gens du pays, et Mme de la Rouveraye tenait à sa popularité, même parmi les humbles,

Si encore Mme de Présances n'eût pas annoncé à l'univers que son fils avait l'intention de s'établir dans ce pays, pour exercer ! Conçoit-on un Présances recevant les quarante sous d'un paysan pour sa consultation ? Ils auraient dû avoir le tact de rester à Paris, où l'on se perd dans la foule ! Mais ni M. ni Mme de Présances n'avaient jamais eu la moindre idée de ce qui se doit ou ne se doit pas.

Yveline avait écouté tous ces raisonnements, et avant qu'elle eût la famille de Présances, elle les avait trouvés excellents. Quand elle l'eût vue, ils lui semblèrent médiocres.

Berthe était certainement lourde et gauche, mais elle avait de si beaux et si bons yeux ! quand elle vous regardait, on ne pouvait plus la trouver laide. Mme de Présances devait avoir été prodigieusement jolie, mais elle ne s'était pas contentée de sourire, afin de ne pas se gâter la bouche ; étant jeune, elle avait peut-être beaucoup ri ; étant plus âgée, elle avait certainement beaucoup pleuré, et rien ne vous abîme le visage comme des larmes. Que

de bonté pourtant sur ces traits fatigués, que de douceur dans ces yeux cernés de rides, quelle grâce dans ce sourire, auquel manquaient deux dents, que la veuve et la mère n'avaient pas eu le moyen de faire remplacer ! Ces dents absentes agaçaient particulièrement Mme de la Rouveraye.

— On a pas le droit de se montrer au public comme cela, disait-elle avec un peu d'énervement. On doit des égards aux personnes que l'on fréquente, et ceci est un manque d'usage absolu !

Yveline avait d'abord regardé les dents, puis le sourire avait gagné son cœur, et l'on ne sait pourquoi, elle avait aimé ce doux visage flétri.

— Tu ne devrais pas t'occuper autant des dames de Présances, lui dit un jour sa grand'maman ; elles ne sont pas de notre monde, et cela ne te fait négliger d'autres personnes plus intéressantes.

La plupart des jeunes filles, — est-ce bien seulement les jeunes filles ? — ont à leur oreille gauche un malin esprit, nommé esprit de contradiction, fécond en ressources, prodigieux comme inventeur, qui trouve aussitôt des raisons excellentes et sans nombre pour justifier — que dis-je ? glorifier ! les actions opposées aux conseils des anciens. Cet esprit était posté tout contre le cœur d'Yveline, le jour où sa grand'mère eut l'idée malencontreuse de lui adresser le petit discours ci-dessus, et, le cœur aidant, Mme de la Rouveraye fut complètement battue.

Yveline regarda les personnes plus intéressantes auxquelles on faisait allusion et ne les trouva pas intéressantes du tout. Parmi celles-là se dressait avec grâce, pareil à un épi de seigle dans un champ d'avoine, un certain M. de Varcourt, totalement conforme au programme : imperceptible commencement de calvitie, embonpoint suffisant, tenue admirable, monocle d'or... Il avait de plus, étant blond, un teint très délicat, nuancé d'un rose qui, à la moindre émotion, envahissant son cuir chevelu, transparaissait sous le léger voile de ses cheveux fins.

— Il est laid quand il rongit, M. de Varcourt, pensa l'irrévérencieuse.

Au même instant, l'infortuné, dont les yeux bleus, tant soit peu à fleur de tête, se fixaient sur la charmante Yveline, s'aperçut qu'elle le regardait, et sa rougeur s'accrut.

— Mon Dieu ! qu'il est donc laid ! conclut la jeune fille en s'asseyant auprès de sa chère Mme de Présances.

La chance voulut qu'en ce moment Georges de Présances fût à deux pas de là ; avait-il deviné les pensées d'Yveline au sujet de sa mère ? souffrait-il de voir négligée par ces belles dames et ces beaux messieurs la chère "manine" qui, pour faire de lui un homme d'abord, un bon médecin ensuite, s'était privée de tout, et même — faut-il l'avouer ? — s'était perdu les yeux à raccommoder des dentelles pour de l'argent ? Toujours est-il qu'il regarda Yveline avec un sourire qui la remerciait, et, pour la première fois de sa vie, Yveline sentit qu'elle rougissait à cause d'un regard.

— Alors, vous voilà fixés dans le pays, ma cousine ? dit-elle à Mme de Présances. Elle l'avait appelée "madame" jusque-là, mais ce mot cousine lui paraissait plus doux et plus intime, appliqué à cette excellente femme dont les yeux avaient tant pleuré.

— Nous habiterons hiver et été notre petite Maisonnette, répondit celle-ci.

— Votre fille ne s'y ennuiera pas ?

— Nous n'en aurons pas le temps ! Si vous saviez tout ce qu'on a à faire quand on est obligé de se restreindre ! Et puis nous aurons Georges le soir... Espérons qu'on ne le dérangera pas trop souvent la nuit !

Yveline regarda Georges avec un intérêt nouveau. C'est vrai, pourtant, on dérange les médecins la nuit ! Cela ne lui avait jamais paru extraordinaire, et cependant, à y réfléchir, cela devait être très désagréable. Comme Georges lui tournait le dos, et qu'elle le voyait seulement en profil perdu, elle prolongea un peu sa contemplation.

— Ce n'est rien, cela, reprit Mme de Présances, à qui, tout en regardant, elle avait communiqué ses idées : être dérangé est peu de chose, l'on s'y accoutme, mais ce sont les épidémies... On souffre bien, quand on aime ses enfants.

Ceci était un point de vue tout neuf pour Yveline ! elle n'avait jamais vu autour d'elle une mère souffrir pour aimer ses enfants. On aimait sans souffrance dans ce monde si parfaitement distingué.

— Lorsqu'il a attrapé la diphtérie, continua Mme de Présances, en suivant son fils du regard, j'ai été bien malheureuse, — mais si fière lorsqu'il a été sauvé !

— Fière ? demanda Yveline sans comprendre.

— Mais oui ! Il l'avait prise en soignant les malades à l'hospice... cela vaut des galons, cela... Aussi on lui a promis la croix, mais il est encore trop jeune...

— Quel âge a-t-il ? demanda distraitemment Yveline.

— Vingt-quatre ans... S'il avait dû mourir, on la lui aurait envoyée ; mais comme il en est revenu... J'aime mieux l'avoir vivant et sans croix, vous comprenez !

L'heureuse mère riait, mais son rire était mouillé de larmes, et tout à coup Yveline la trouva délicieuse avec les deux dents qui manquaient.

— Ma cousine, voulez-vous me permettre de vous embrasser ? lui dit-elle.

— Avec plaisir, chère enfant !

Georges qui se retournait, on ne sait pourquoi, les vit en ce moment : Mme de la Rouveraye ne les vit pas. A la même minute, elle disait à M. de Varcourt, en tête-à-tête dans un coin isolé du salon voisin.

— Avez-vous remarqué comme Yveline est jolie aujourd'hui ?

— Adorable ! Qui ne serait touché de sa grâce et de sa beauté ?

— Eh bien !...allez le lui dire... avec des ménagements, n'est-ce pas ?

— Sans doute, sans doute... Alors vous m'autorisez ?...

— Je vous l'ai dit, mon cher Varcourt ; vous me plaisez infiniment, et je crois que vous lui plaisez. C'est une très bonne enfant et très bien élevée, qui ne voudrait pas me faire de peine ; elle vous acceptera quand je lui aurai dit que je le désire ; mais il ne sera pas mal que vous tâchiez de lui plaire par vous-même.

Varcourt s'inclina d'un petit air satisfait. Il n'était pas fâché, au fond, d'avoir à plaire par lui-même.

— Et la famille... M. et Mme Richard Brice... vous en êtes sûre : pas d'opposition ?

Mme de la Rouveraye fit un geste qui signifiait : Ne vous occupez donc pas de ces choses-là ! — Varcourt rougit de satisfaction sous ces cheveux fins comme de la soie, et se dirigea vers Yveline.

— Qu'il est donc laid ! Et qu'il est drôle ! pensa la jeune fille en l'apercevant. Il a l'air d'un bébé en cire, qui aurait des moustaches !

Et sentant le fou rire la perdre, elle s'enfuit dans le jardin, où Varcourt n'osa pas la suivre.

XVII

L'imagination des jeunes filles parcourt beaucoup de chemin en peu de temps. Yveline se fit un tableau délicieux de la vie dans la maisonnette où vivaient les Présances. Cette existence resserrée, pour ne pas dire étroite, lui sembla la plus belle de toutes ; elle n'était pas sans avoir entendu parler de Nausicaa, fille de roi, lavant son linge à la rivière ; on pouvait donc accomplir les travaux les plus humbles sans rien perdre de son grand air et de sa dignité, et Yveline était bien sûre que Mme de Présances, quoi qu'elle fit, serait toujours une femme distingué, malgré ses petites robes usées et la modestie souffrante dans son maintien.

A quoi tiennent les choses ! Si Mme de la Rouveraye n'avait point critiqué sa cousine pauvre, Mlle Brice n'eût peut-être jamais remarqué le cousin Georges !

Cousin ils l'étaient vraiment, mais si peu qu'il fallait avoir bonne envie de s'en souvenir pour ne point l'oublier, et Yveline, qui disait " ma cousine " à la mère, qui appelait la fille par son petit nom, ne songea point un instant à retirer le " monsieur " qu'elle appliquait au fils. Bien mieux, ce n'était point " monsieur Georges ", mais " monsieur de Présances " ; et Georges ne sut point s'aviser que cette appellation cérémonieuse s'adressait au parent dédaigné par la grand'mère, redressé ainsi par Yveline de toute la hauteur des égards dus aux gens de qualité.

Lui, l'infortuné ! l'avait d'abord nommée Mlle Yveline, comme il convient, et depuis quelque temps, il l'appelait : Elle !

On a beau avoir été carabin, se sentir encore gêné aux entourures par son diplôme tout neuf de docteur, qui vous enveloppe comme une toge ; on a beau donner des consultations gratuites aux paysans madrés sur les grandes routes, en rêvant de hautes études quelque jour, dans la capitale, — on n'est point invulnérable. Qu'on ait renoncé à la science pour le présent, afin de donner du bien-être à la chère mère qui s'est perdu les yeux pour vous ; qu'on ait immolé, non sans rages et humiliations secrètes, son bel idéal d'avenir, pour gagner quelques écus au lieu d'en dépenser beaucoup d'autres ; qu'on se soit dit : " Je n'aimerais point, pour être à mon

devoir maintenant, tout à mes études plus tard..." cela n'empêche pas qu'on ne rencontre un jour le regard de deux yeux purs de jeune fille, et qu'on n'aime alors follement, désespérément.

Malgré leur supériorité avérée, les hommes, en vérité, ne sont pas très forts ! pour la plupart, du moins. Les uns se vantent de ne chercher dans la vie que le plaisir, et rougiraient comme d'une tare s'il leur fallait avouer qu'à un certain jour ils ont aimé tout bêtement, et souffert, comme on souffrait sans en rougir, autrefois ; ceux-là dédaignent la femme et s'en sont mépriser pour peu qu'elle ait le sentiment de sa dignité. D'autres, au contraire, se prosternent devant elle comme devant une idole, divinisant ses faiblesses, adorant ses fautes, faisant, — non aux meilleures, — un piédestal d'où ils n'ont ensuite rien de plus pressé que de renverser la déesse, aussitôt traînée aux gémonies ; et par un retour cruel, ils sont méprisés des femmes méprisables, quoique mille fois plus dignes et moins mauvais que les précédents. Et bien peu, savourant les joies dont l'existence n'est pourtant pas prodigue, ouvrent leur cœur lorsque l'heure est venue, aiment simplement, de tout leur être, une honnête enfant qui peut les aimer, et s'en vont sur la route de la vie avec une compagne qui partage avec eux les jours de pluie et les jours de soleil.

Georges de Présances était de ceux-là : pourquoi fallait-il que, par la maligneté des choses, il fût condamné à longer toujours le mur du paradis, sans pouvoir y pénétrer ?

Il passa dans la maisonnette plusieurs nuits très douloureuses, à rêver devant un ciel sans étoiles aux cruautés du destin. Il avait fait d'avance le sacrifice de son avenir, pourquoi fallait-il que la tentation vint le tirer par la manche, en lui disant : — Regarde, comme elle est jolie, bonne, regarde-la bien, remarque l'aimable sourire de ses beaux yeux quand ils s'arrêtent sur toi, — et sache qu'elle n'est pas pour, toi, qu'elle ne saurait jamais t'appartenir, et, mieux encore, qu'elle sera à un autre !

Le pauvre Georges, très soucieux, se dit et se répéta tout cela, et se le répéta si bien qu'une aube tardive de septembre le trouva un jour à sa fenêtre, les mains mouillées des pleurs héroïques qu'il avait versés, et le cœur très haut, tout saignant du sacrifice.

— Quand ma mère sera morte, quand ma sœur sera mariée, j'irai hors de France, aux pays meurtriers où les plus braves frémissent d'être envoyés, et là, je mourrai obscurément, en sauvans des vies obscures... moi qui avais rêvé d'arracher tant de secrets à la nature mystérieuse !

Cependant, il accompagnait à la Rouveraye sa mère et sa sœur tous les jeudis ; pouvait-il se soustraire à ces visites hebdomadaires, alors que tout le monde s'y rendait avec tant d'empressement ? Il se donnait de plus le plaisir douloureux de voir son idole courtisée par les autres. Avec le flair des amoureux, il avait vite deviné le prétendant encouragé par la grand'mère, et l'avait trouvé sot, niais, prétentieux. Yveline ne l'accueillait pas d'une façon très encourageante, mais ne sait-on pas que les jeunes filles ne peuvent témoigner leurs sentiments qu'après les démarches officielles ?

Si, au lieu de se torturer ainsi à plaisir, le pauvre garçon avait observé attentivement, il eût acquis la certitude que l'impitoyable Yveline traitait le beau Varcourt comme la raquette traite le volant. C'est fort amusant d'être courtisée quand le cœur n'est pas en jeu ; du moins est-ce l'avis de Célimène, et Yveline n'était point sans quelque parenté lointaine avec cette belle et dangereuse personne. Après avoir commencé par rire et s'enfuir à la vue du protégé de sa grand'mère, elle lui permettait maintenant de lui parler, et lui répondait avec cette sérénité parfaite des jeunes filles, qui a trompé et qui trompera encore plus d'un fat. Cependant, Varcourt n'avait encore jamais pu trouver l'occasion de placer une parole décisive. Ce n'était pas tout à fait sa faute : Yveline avait résolu en elle-même que cette parole ne serait pas prononcée, et elle s'y appliquait le plus consciencieusement du monde.

Mme de la Rouveraye s'inquiétait un peu de cette coquetterie ; elle se fût inquiétée bien davantage si elle avait pu lire dans les pensées secrètes de sa petite-fille ! Mais comme la plupart des personnes froidement autoritaires, la bonne dame ne s'imaginait pas qu'on pût avoir des idées bien arrêtées : accoutumée à mener tout le petit monde qui gravitait autour d'elle, elle acceptait volontiers comme une chose naturelle l'absence de personnalité. Pour ce qui concerne Yveline, elle s'était trompée, et cette découverte lui causa beaucoup d'émotions.



“ Tout le monde me dit que je suis heureuse, écrivait une dame amie des plaisirs ; oh ! si l'on m'avait proposé une telle vie, je me serais pendue ”

Le bonheur n'est que pour la vertu.

LE COUVENT

Abonnez vos jeunes filles à cette petite revue. 25 cts par année !
S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

— (c) : —

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centins.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins
relié 60 centins, franc de port. Hâtez-vous, car on n'a imprimé que
620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, tra-
vaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentien-
nes, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONY-
MES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 cen-
tins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces
deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la
FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnées de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire
broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour 25 centins, franc de
port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

L'ÉTUDIANT

Abonnez-vous à L'ÉTUDIANT. Il traite particulièrement des questions
actuelles. S'adresser au rédacteur de la FAMILLE.

VOUS QUI ÊTES CHAUVES

Vous dont les cheveux, autrefois NOIRS ou BLONDS, sont devenus prématurément gris, lisez attentivement les témoignages importants qui suivent.

TÉMOIGNAGE DE O. N. FRÉCHETTE, ECR.,
L. ROBITAILLE, ECR., Pharmacien.
CHER MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations au sujet de votre excellente préparation, le RESTAURATEUR DE ROBSON, dont j'ai eu occasion d'apprécier les effets tout à fait merveilleux. Sur la recommandation d'une personne qui s'en servait, je me procurai une bouteille de ce Restaurateur, pour voir s'il aurait pour effet d'arrêter la chute de mes cheveux qui tombaient rapidement. J'en avais à peine fait cinq à six applications que mes cheveux cessèrent de tomber. Je recommanderai certainement avec plaisir le RESTAURATEUR DE ROBSON à toutes personnes souffrant du même inconvénient.

Bien à vous, O. N. FRÉCHETTE,
Représentant la Maison Ira Gould & Fils,
Montréal, 21 Novembre 1890.

TÉMOIGNAGE DE M. LE NOTAIRE U. LIPPÉ,
ST JEAN-DE-MATHA.

Représentant du Comité de Joliette au
Parlement Fédéral.

On fait usage depuis plusieurs années dans ma famille du RESTAURATEUR DE ROBSON pour la chevelure, et l'on se trouve très bien sous tous rapports de son emploi. Non-seulement ce Restaurateur rend aux cheveux gris leur couleur naturelle, mais il en prévient la chute et favorise leur croissance. Suivant moi le RESTAURATEUR DE ROBSON est la préparation *par excellence* pour les cheveux.

U. LIPPÉ N.P.
St Jean-de-Matha, 15 Janvier 1886.

TÉMOIGNAGE DE CHARLES TELLIER, ECR.,
MARCHAND, ST FELIX DE VALOIS

Je fais usage, depuis plusieurs années, du RESTAURATEUR DE ROBSON. Cette excellente préparation m'a donné la plus entière satisfaction pour les raisons suivantes :

1^o Grâce à son usage, les cheveux recouvrent leur couleur *primitive*. Ainsi, mes cheveux, blanchis depuis plus de trente ans, sont revenus *blonds* comme dans le temps de ma première jeunesse.

2^o Mes cheveux tombaient depuis longtemps lorsque je commençai l'usage du RESTAURATEUR DE ROBSON. Je n'avais pas encore employé la moitié d'une bouteille qu'ils cessèrent de tomber. Aujourd'hui mes cheveux *tiennent* mieux que jamais.

Ma femme, qui souffrait du même inconvénient (chute de cheveux), a employé le Restaurateur avec un succès tout aussi satisfaisant.

Mon fils, âgé de vingt-quatre ans, après une maladie de plusieurs mois, voit tomber ses cheveux de manière à lui faire croire qu'il allait devenir tout à fait chauve, quand, sur ma recommandation, il se met à faire usage du RESTAURATEUR DE ROBSON, dont l'emploi non-seulement arrête de suite la chute de ses cheveux, mais les fait pousser de nouveau et très vigoureux.

3^o En outre de ces qualités ci-dessus mentionnées, le RESTAURATEUR DE ROBSON nettoie la tête d'une manière vraiment admirable. Les peaux sèches disparaissent sans retard....

CHARLES TELLIER.
St Félix de Valois, 19 Mars 1888.

LE RESTAURATEUR DE ROBSON EST EN VENTE PARTOUT

A 50 cts la bouteille.